

Fiche de lecture

Jacobi, Daniel (2017). **Les Musées sont-ils condamnés à séduire ? et autres écrits muséologiques**. Paris : MkF. 287p.

Daniel Jacobi est professeur des universités et chercheur au CNRS où il étudie la diffusion de la culture scientifique et technique, les dispositifs d'éducation non formelle ainsi que les pratiques de fréquentation des lieux de culture. Dans ce recueil de huit essais, qui couvrent 40 ans de recherches, Daniel Jacobi envisage le musée comme un média. Il estime que c'est « l'introduction de la dynamique communicationnelle dans le monde des musées qui a signé leur véritable transformation » (p. 16). Chaque essai examine un aspect particulier du musée dans ce qu'il communique avec le public.

Dans le premier essai, éponyme du recueil, l'auteur expose la nouvelle « tyrannie » de l'exposition temporaire, qui répond aux exigences de la société de consommation et de loisirs, aux dépens de la collection du musée. Aujourd'hui, la réputation d'un musée, tout comme sa viabilité, se mesure à son audience. Ainsi, c'est moins la production de l'exposition que sa réception qui prend le dessus, d'où la « tyrannie » du « grand public » et des statistiques de visiteurs qui lui sont liées : c'est lui qui dicte les sujets et approches d'exposition, plutôt qu'un public cible soit intéressé par une exposition créée et produite par un conservateur, un commissaire et une équipe muséale. Cette situation inspire une question fondamentale à Daniel Jacobi : qu'entend-on par « grand public », sachant que les visiteurs d'un musée font partie d'une minorité de la population et que le « public » n'est pas un groupe homogène, mais particulièrement aléatoire ? Il affirme dès lors que la notion de « grand public » est une construction des sciences sociales, qui fait désormais pencher le poids de la réussite d'une exposition sur les statistiques de fréquentation plutôt que sur le contenu de ladite exposition. Mais avec ce concept flou de « public », on peut légitimement se demander jusqu'à quel point les visiteurs doivent avoir une influence sur le contenu et le parcours d'une exposition en amont ; puisque l'on ne sait pas précisément ce que ce public représente, ni ce qu'il attend de l'exposition, l'exposition ne doit-elle pas continuer de privilégier le contenu scientifique tout en prenant davantage en compte la réception par le public ?

Cet essai d'ouverture pose des questions d'ordre macroscopique intéressantes. Dans les essais suivants, l'auteur propose des analyses très spécifiques qui, si elles sont originales, laissent le lecteur sur sa faim. Ainsi, lorsque Jacobi examine « les formes de savoir dans les panneaux des expositions scientifiques », il se préoccupe à juste titre des différents éléments intégrés dans les panneaux – textes, visuels – et du lexique choisi – scientifique et pointu, ou plus généraliste – mais il reste dans une vision binaire et clairement datée. En effet, il n'évoque pas la diversité des supports et leur complémentarité : ainsi, un écran tactile, une vidéo, etc. permettent justement de s'adresser à des publics différents, d'apporter un approfondissement « à la carte » et de ne pas devoir faire de compromis entre le contenu scientifique, tout complexe soit-il, et le public généraliste (surtout scolaire) qui visite une exposition.

Dans le troisième essai, la micro-analyse se poursuit avec « les étiquettes dans les musées » (qu'il préfère au terme « cartel »). Là encore, l'analyse sombre rapidement dans des typologies directement héritées de la narratologie pour affirmer des platitudes : « On peut cependant distinguer deux grandes catégories de petits textes : se contenter de nommer et désigner ce qui est donné à voir, d'une part, nommer-désigner puis décrire ou commenter l'item auquel l'étiquette se rattache, d'autre part » (pp. 79-80). Certes, il évoque des exigences contemporaines, sur le temps passé à lire (ou pas) les étiquettes, à la difficulté de résumer des éléments scientifiques et l'équilibre à trouver entre informations complexes et « storytelling ». Mais malheureusement, ces questions ne sont évoquées qu'à la fin de l'essai, qui s'est fourvoyé dans des tentatives de typologies aussi simplistes qu'inutiles.

Dans son essai sur « les maquettes dans les expositions archéologiques », Daniel Jacobi vante les avantages de la maquette, pour illustrer les informations scientifiques, pour contextualiser les objets exposés et pour s'ouvrir à un public large (à nouveau, la tyrannie du public). Car la maquette est, au même titre que l'exposition, le panneau et l'étiquette, un média vecteur de savoir entre l'équipe professionnelle du musée qui gère les collections et le public. Il conclut malheureusement son essai avec une envolée lyrique qui est détachée de l'argumentation qui précède : « Chercheurs et novices n'ont que peu d'efforts à faire pour retrouver, comme dans leur enfance, un plaisir partagé : concevoir et/ou découvrir des maquettes qui, de toute façon, ne sont que de fragiles et éphémères constructions archéologiques imaginaires » (p.135).

L'essai suivant, « discours d'exposition et point de vue », est un autre exercice de plâtitudes fort bien écrites. L'auteur se plaint cette fois de « la tyrannie du point de vue », celle du commissaire d'exposition devenu « auteur. » Il propose à nouveau une typologie directement inspirée des théories littéraires de l'énonciation (Gérard Genette est abondamment cité dans la bibliographie) pour énumérer les possibilités : point de vue neutre, personnage fictif, narrateur externe, etc. Cet effort de dénonciation du « point de vue » est parfaitement obsolète : le rôle du commissaire n'est-il pas précisément de proposer un *regard* sur la thématique de l'exposition en préparant un concept et un déroulé, en *choisissant* des objets qui épousent cette ligne directrice et en livrant une *interprétation* – oui, un point de vue – sur un sujet qui pourra être examiné, exposé et expliqué différemment par un autre commissaire qui se pencherait sur le même thème.

Le sixième essai, « écrits sur l'art contemporain », aussi décevant que les précédents, conclut que les discours de médiation autour de l'art contemporain suivent trois grandes tendances : « définir et décrire, interpréter et critiquer, refléter ou amplifier le témoignage de l'artiste. »

Le septième essai s'intéresse à l'évaluation des parcours d'interprétation et les effets sur le public. L'auteur se contredit en évoquant sans cesse « le public » dont il décriait la nature hétérogène dans son premier essai. Il propose à nouveau des typologies qui sont ensuite réunies dans une conclusion fade : L'évaluation « peut intervenir comme une recherche préalable (évaluation préalable) » ou comme une recherche visant à réfléchir à l'adaptation et à la modification d'un parcours existant (on dit une évaluation de remédiation) » (p. 249). On relèvera au passage que sur dix références bibliographiques à la fin de l'essai, sept sont signées Daniel Jacobi. L'autoréférence ajoute à l'impression que l'auteur enfonce des portes ouvertes même s'il le fait avec style.

Le dernier essai, « la fréquentation du patrimoine antique : public touristique, visiteurs de monument et visiteurs de musée » est une étude de cas consacrée au Musée départemental de l'Arles antique, le MDAA. » L'enquête en soi n'est pas inintéressante, car elle aborde le contenu de l'exposition permanente et la collection, les expositions temporaires et la médiation culturelle, ainsi que des éléments pratiques qui relèvent du tourisme. Malheureusement, à l'image de l'ensemble du recueil, l'auteur conclut avec des banalités affligeantes : « il apparaît ainsi qu'un musée ne peut avec une exposition temporaire originale, de qualité et bien médiatisée qu'élargir faiblement son audience. Au contraire, il peut attirer un public plus conséquent quand la thématique de l'exposition temporaire lui permet de recruter au-delà des amateurs d'histoire et d'archéologie » (p. 285). Il termine avec ce conseil pontifiant : « Pour parvenir à multiplier sa fréquentation, le musée doit non seulement faire venir et revenir son public local et régional habituel, mais aussi parvenir à en toucher un autre en élargissant le contenu des expositions au-delà de l'histoire et de l'archéologie » (p.286).

Si Daniel Jacobi promettait de montrer comment l'institution muséale s'est profondément transformée ces 40 dernières années, en focalisant son analyse sur des éléments-clés comme l'exposition, le panneau, l'étiquette, la maquette, la médiation, l'évaluation de la visite et les dispositifs touristiques, il laisse son lecteur sur sa faim. Le titre des essais et les questions posées d'entrées sont alléchants, mais la démonstration tombe à plat, car elle n'est que description et typologie qui amènent à des conclusions qui ne font pas du tout avancer l'analyse de la transformation indéniable des musées au XXI^e siècle.